La Bohême en Famille.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans tout Paris un intérieur plus bizarre et plus gai que celui du sculpteur Simaise. La vie dans cette maison-là est une fête perpétuelle. A quelque heure que vous arriviez, vous entendez des chants, des rires, le bruit d'un piano, d'une guitare, d'un tam tam. Si vous entrez dans l'atelier, il est rare que vous ne tombiez pas au milieu d'une partie de volants, d'un temps de valse, d'une figure de quadrille, ou bien parmi des préparatifs de bal, des rognures de tulle, de rubans traînant à côté de l'ébauchoir, des pots de fleurs accrochés aux bustes, des jupes pailletées qui s'étalent sur un groupe encore humide.

C'est qu'il y a là quatre grandes filles de seize à vingt cinq ans, très jolies, mais très encombrantes; et quand ces demoiselles tourbillonnent, leurs cheveux tombant dans le dos avec des flots de rubans, de longues épingles, des boucles voyantes, on dirait qu'au lieu de quatre elles sont huit, seize, trente-deux demoiselles Simaise aussi fringantes les unes que les autres, parlant haut, riant fort, ayant toutes cet air un peu garçon particulier aux filles d'artistes, des gestes d'atelier, un aplomb de rapin, et s'entendent comme personne à éconduire un créancier ou à savonner la tête du fournisseur assez insolent pour présenter sa note en temps inopportun.

Ces jeunes personnes sont les véritables maîtresses de la maison. Le père travaillait dès l'aube, sculptant, modelant sans relâche, car il n'a pas de fortune. Dans le commencement, il était ambitieux, s'efforçait de bien faire. Quelques succès d'exposition lui présageaient une certaine gloire. Mais cette famille exigeante à nourrir, habiller, lancer, l'a maintenu dans la médiocrité du métier. Quant à Mme Simaise, elle ne s'occupe de rien. Très belle au moment du mariage, très entourée dans le monde artistique où son mari la présenta, elle se condamna à n'être d'abord qu'une jolie femme et plus tard qu'une ancienne jolie femme. D'origine créole, à ce qu'elle prétend—bien qu'on m'assure que ses parents n'ont jamais quitté Courbevoie,—elle passe ses journées du matin au soir dans un hamac accroché tour à tour dans toutes les pièces de l'appartement, s'évente, fait la sieste, avec un profond dédain pour les détails matériels de l'existence. Elle a posé si souvent à son mari des Hébé, des Diane, qu'elle se figure traverser la vie un croissant au front, une coupe à la main, chargée d'emblèmes pour tout travail. Aussi il faut voir le désordre du logis. On cherche une heure les moindres objets.

"As-tu vu mon dé?.... Marthe, Eva, Geneviève, Madeleine, qui est ce qui a vu mon dé?"

Les tiroirs, où gisent pêle-mêle des livres, de la poudre, du rouge, des paillettes, des cuillers, des éventails, sont remplis jusqu'au bord, mais ne renferment rien d'utile; d'ailleurs, ils tiennent à des meubles bizarres, curieux, incomplets, endommagés. Et la maison elle-même est si singulière! Comme on déménage souvent, on n'a pas le temps de s'installer, et cet intérieur joyeux a toujours l'air d'attendre le rangement complet, indispensable, qui suit une nuit de bal. Seulement, il manque tant de choses que ce n'est pas la peine de ranger, et pourvu qu'on ait un peu de toilette, qu'on circule dans les rues avec l'éclat d'un météore, un semblant de chic et des apparences de luxe, l'honneur est sauf. Le campement n'a rien qui gêne cette tribu de nomades. Par des portes ouvertes, la misère se laisse voir tout à coup dans les quatre murs vides d'une pièce non meublée, dans le fouillis d'une chambre encombrée. C'est la vie de bohème en famille, une vie d'imprévu, de surprises....

Au moment de se mettre à table on s'aperçoit que tout manque, et qu'il faut aller chercher le déjeuner dehors bien vite. De cette façon, les heures passent rapidement, agitées, oisives; et puis cela a un avantage. Quand on déjeune tard, on ne dîne pas, quitte à souper au bal, où l'on va presque tous les soirs. Souvent aussi ces dames donnent des soirées. On prend le thé dans des récipients bizarres, hanaps, vidrecomes, coquilles japonaises, le tout ébréché par le bric-à-brac, écorné par les déménagements. La sérénité de la mère et des filles au milieu de cette détresse est quelque chose d'admirable. Elles ont, ma foi! bien d'autres idées en tête que le ménage. L'une s'est nattée en Suissesse, l'autre frisée en baby anglais, et Mme Simaise, au fond de son hamac, vit dans la béatitude de sa beauté d'autrefois. Quant au père Simaise, il est toujours ravi. Pourvu qu'il entende le joli rire de ses filles autour de lui, il se charge allégrement de tout le poids de cette existence déroutée. C'est à lui qu'on s'adresse en câlinant: "Papa, j'ai besoin d'un chapeau.... papa, il me faut une robe." Parfois l'hiver est dur. On est si répandu, on reçoit tant d'invitations.....Bah! le père en est quitte pour se lever deux heures plus tôt. On fait un seul feu dans l'atelier, où toute la famille se réunit. Ces demoiselles taillent, cousent leurs robes elles-mêmes, pendant que la corde du hamac grince régulièrement et que le père travaille, grimpé sur son escabeau.

Quand ces dames vont dans le monde dès qu'elles entrent, il y a une rumeur. Depuis longtemps, on connaît les deux aînées; mais elles sont toujours si parées, si pimpantes, que c'est à qui les prendra pour danseuses. Elles ont du succès autant que les sœurs cadettes, presque autant que la mère autrefois; d'ailleurs une grâce à porter les chiffons, les bijoux à la mode, un laisser-aller si charmant, des rires fous d'enfants mal élevées, des façons de s'éventer à l'espagnole.... Malgré tout, elles ne se marient pas.

Jamais aucun admirateur n'a pu résister au spectacle de cet intérieur singulier. Le gâchis des dépenses inutiles, le manque d'assiettes, la profusion de vieilles tapisseries à trous, de lustres antiques disloqués et dédorés, le courant d'air des portes, le coup de sonnette des créanciers, le négligé de ces demoiselles en pantoufles et en peignoirs traînants d'hôtel garni, mettent en fuite les mieux intentionnés. Que voulez-vous? Tout le monde ne se résigne pas à accrocher près de soi pour la vie le hamac d'une femme oisive.

Je le crains bien, les demoiselles Simaise ne se marieront pas. Elles ont eu pourtant une occasion magnifique et unique de le faire pendant la Commune. La famille s'était réfugiée en Normandie, dans une petite ville très processive, pleine d'avoués, de notaires, d'agents d'affaires. Le père, à peine arrivé, chercha des travaux. Son renom de sculpteur le servit; et comme il y avait de lui sur une place publique de la ville une statue de Cujas, ce fut, parmi les notabilités de l'endroit, à qui lui commanderait son buste. Immédiatement la mère accrocha son hamac dans un coin de l'atelier, et ces demoiselles organisèrent de petites fêtes. Elles eurent tout de suite beaucoup de succès. Ici, du moins, la pauvreté semblait un accident d'exil, l'en-l'air de l'installation avait une raison d'être. Ces belles élégantes riaient elles-mêmes très haut de leur misère. On était partis sans rien emporter. De Paris fermé, rien ne pouvait venir. Pour elles, c'était un charme de plus. Cela faisait penser aux tziganes en voyage qui peignent leurs beaux cheveux dans une grange, et se désaltèrent aux ruisseaux.

Les moins poétiques les comparaient dans leur esprit aux exilés de Coblentz, aux dames de la cour de Marie-Antoinette parties bien vite, sans poudre ni paniers, ni camérières, obligées à toutes sortes d'expédients, apprenant à se servir elles-mêmes, et gardant la frivolité des cours de France, le sourire si piquant des mouches disparues.

Chaque soir, une foule de basochiens éblouis encombrait l'atelier Simaise. Avec un piano de louage, tout le monde polkait, valsait, scottischait—on scottische encore en Normandie..... "Je finirai bien par en marier une", se disait le père Simaise, et le fait est que, la première partie, toutes les autres auraient suivi. Malheureusement, la première ne partit pas, mais il s'en fallut de bien peu. Parmi les nombreux valseurs de ces demoiselles, dans ce corps de ballet d'avoués, de substituts, de notaires, le plus enragé pour la danse était un avoué veuf, très assidu près de la fille aînée. Dans la maison; on l'appelait "le premier avoué dansant", en souvenir des ballets de Molière, et certes, à voir le train dont le gaillard tourbillonnait, le papa Simaise fondait sur lui les plus grandes espérances. Mais les gens d'affaires, ça ne danse pas comme tout le monde. Celui-là, tout en valsant, faisait ses petites réflexions: "Cette famille Simaise est charmante.... Tra la la.... La la la.... Mais ils ont beau me presser.... La la la ... la la lère.... je ne conclurai rien avant que les portes de Paris soient ouvertes..... Tra la la... et que j'aie pu prendre mes renseignements.... la la la...." Ainsi pensait le premier avoué dansant, et, en effet, sitôt Paris débloqué, il se renseigna sur la famille, et le mariage fut manqué.

Depuis, les pauvres petites en ont manqué bien d'autres. Mais cela n'a troublé en rien la gaieté de ce singulier ménage. Au contraire, plus ils vont, plus ils sont joyeux. L'hiver dernier, ils ont déménagé trois fois, on les a vendus une, et ils ont tout de même donné deux grands bals travestis.

X.

CHOSES DU Vieux Japon

C'est navrant! Il est maintenant défendu de vieillir, si on ne veut assister à l'écroulement des choses qu'on a aimées!

Qui m'aurait dit, il y a tantôt trente cinq ans, quand en joyeuse compagnie, sous l'habile direction de M. Humbert, alors chargé d'affaires de la Confédération suisse, je visitais Yédo, qui m'aurait dit qu'en 1905, tout serait là, comme à Paris.

Et pourtant, c'est ainsi! Deux heures durant, mon ami M. Galleis qui arrive Japon, m'a raconté comment, si je retournais dans ce pays, je n'y retrouverais plus rien du passé, ni marchands de chaussures, de paille, ni marchands de poulpes, ni mêmes les inénarrables boutiques de fritures!

Ah! les poulpes!!! Il faut savoir qu'il y a trente ans une jeune Japonaise bien élevée n'aurait pu regarder ce mollusque sans rougir. Pourquoi? Je n'ai jamais pu le savoir. Mais la vérité est que les Japonais professaient jadis un profond mépris pour les poulpes, et par mépris, je veux exprimer dégoût!.... Mais il faut ajouter cependant, que leur dédain était moins profond, lorsque les poulpes, convenablement accommodés en friture, étaient étalés avec grâce sur quelque papier de couleur.

* *

Yédo avait vraiment jadis une vie très particulière. Toutes les grandes villes ont, dit on, leur plainte spéciale; à Yédo, c'était le murmure de l'onde qui ruisselle et s'écoule. Malgré une très grande activité, on n'entendait guère que le silence. D'innombrables véhicules traînés par des coolies roulaient dans les rues, et pourtant aucun bruit de voiture, le retentissement des socques de bois sur les trottoirs et, sur le pont sonore, les grelots des chevaux, et le timbre des quêteurs, les cris cadencés des coolies, et les bruits confus qui montaient du canal de Nippon-Bain, formaient ensemble une harmonie étrange, sans aucune analogie avec la voix d'une autre cité.

Tout cet ensemble de costumes et de mœurs spéciales était certainement très pittoresque; pourtant, il est quelques habitudes que je ne regrette pas de savoir disparues, une surtout, car je lui garde toujours rancune de l'aventure qu'elle me causa, exactement, je m'en souviens, le 25 mars 1867:

Ce 25 mars, vers cinq heures du soir, je me dirigeai vers l'extrémité méridionale du Nippon-Bain afin d'y consulter les affiches. C'était là que se trouvait, en ce temps, la "Salle de Dépêches" de la ville. Une barrière à hauteur d'appui entourait des piliers surmontés de planches de bois blanc, sur lesquelles les affiches étaient peintes en couleur. Un peu plus loin, un pavillon exhaussé sur une plate-forme de granit, abritait d'autres affiches imprimées. Cette double installation constituait le pilier public de Yédo, le Konkousatsou destiné à l'exposition d'anciennes lois encore en vigueur, aussi bien qu'à la promulgation des ordonnances journalières de la police taïkounile.

J'avais entendu dire par un libraire,—oh! un type pas ordinaire, je vous en réponds—qu'on venait de prendre des dispositions sévères contre les étrangers. J'étais anxieux, car à cette époque, le Japon était fort peu hospitalier.

Heureusement le konkousatsou n'annonçait rien de terrible, et rassurée je me laissai aller à flâner. Un corps de garde de yakounines, et un poste de sapeurs-pompiers, captivèrent bientôt mon attention. Autour des magasins d'entrepôt, les pompiers étaient occupés à entasser en pyramides des cuves et des seaux d'eau. Intéressée par leur travail, je ne m'étais pas préoccupée de l'heure. Lorsque je m'aperçus de ma distraction, l'heure du dîner était passée déjà, et j'étais bien éloignée de mon hôtel. Que faire? Je me décidai à prendre quelques coquillages chez un marchand de fritures, avant de rentrer, vers neuf heures, retrouver mes compagnons de voyage.

J'avais bien remarqué dans la journée, en de nombreux endroits, de disgracieuses barrières composées de poutres et de traverses peintes en noir. Presque chaque rue de Yédo possédait ce meuble peu élégant.... Mais on ne pense pas à tout, pas même toujours au couvre-feu.....

Or, voici que lorsque neuf heures sonna, toutes les barrières se fermèrent, isolant ainsi chaque rue. Impossible de passer sans montrer patte blanche. Les barrières amenaient à une porte centrale et à deux portes latérales, mais tout était clos. Il me fallut tirer le cordon de plus de dix poternes que je rencontrai sur ma route, et répondre aux questions presque indiscrètes des yakounines qui remplissaient l'office de portier. J'avais heureusement un laissez-passer octroyé par un personnage de la Cour du Mikado, qui me fit ouvrir à deux battants la grande porte de chaque barrière.

C'est égal, je ne sortis plus le soir à Yédo.

Ces barrières sont, paraît il, supprimées. Tant mieux. Et, pourtant, en y réfléchissant je les regrette quand même. Sûrement, Yédo ne doit plus être aussi curieux, ni aussi sûr. Avec les barrières, il était bien impossible, en effet, à un malfaiteur de se pouvoir enfuir.

Hélas! comme la vague suit la vague, les générations de Yédo se sont succédé. Celle qui maintenant sort chaque soir, pour accompagner bruyamment les restes d'un rapatrié de Mandchourie, n'a plus rien de ce que les ancêtres avaient laissé de plus précieux: objets du culte, anciens costumes, vieilles armes, lois séculaires. Tout cela n'est plus qu'un souvenir pour la nouvelle société japonaise, dont le seul rêve est de copier l'Occident. Elle appelle cela se rajeunir.

X.

LA PRISONNIERE

Pour sortir en voiture de la gorge solitaire où j'habitais cet été-là, il me fallait traverser la petite ville de Lunerol, et dès le premier jour, à droite de la longue rue tortueuse et sombre qui la divise en deux, je remarquai ce joli visage de jeune fille, d'enfant presque.

Elle demeurait au rez-de-chaussée de l'une des maisons les plus lamentables de l'endroit, en face d'une prison dont les murs énormes ne laissaient pénétrer qu'un peu de vague lumière et jamais un rayon de soleil.

Assise auprès d'une femme à cheveux gris que je sus depuis être sa mère, elle travaillait à des ouvrages de dentelle. Dans l'encadrement de la fenêtre, elle offrait vraiment un délicieux spectacle de grâce et de charme.

De tristesse aussi, car rien n'est plus mélancolique que ces visions de jeunesse qui se fane de fraîcheur qui se flétrit. On éprouve de la gêne, de la révolte. Pour moi, je n'oublierai jamais qu'à l'issue du long couloir humide que forme la rue, quand je débouchai sur la vaste plaine, claire et joyeuse, ma sensation de délivrance se mêla d'un peu de remords, comme si j'avais été complice de quelque chose d'injuste.

Le lendemain nos yeux se rencontrèrent. Elle rougit et baissa la tête. Et j'emportai son image avec moi parmi les bois et les vallées, sa douce image de vierge trop pâle, au profil émacié, au cou qui s'incline en un geste de lassitude.

Et chaque jour il en fut ainsi: un regard très rapide, l'impression que je respirais au passage une fleur cachée et de couleurs discrètes, et durant toute ma promenade, un parfum subtil qui s'attachait à moi, un souvenir qui mettait comme un voile de deuil à mes allégresses et à mes exaltations de plein air.

Au bout d'une quinzaine, quoique son visage n'eût pas même tressailli, il me sembla qu'un sourire invisible en avait éclairé la morne expression. Et j'en conçus peut-être plus de peine en songeant à tout ce qu'il y avait de sourires enfouis et de bonheurs impossibles en cette petite existence de recluse sans espoir.

Et je me rappelle très nettement qu'après m'être échappé vers les plaines ouvertes, à toute vitesse, comme un fou, sans vouloir réfléchir, je m'arrêtai soudain au sommet d'une côte et descendis de voiture. Non, c'était trop injuste d'aller ainsi, ivre de mouvement, dans le grand espace lumineux, tandis qu'elle, mon amie inconnue, s'étiolait dans les ténèbres d'une prison. Et mes yeux s'étant posés sur l'immensité merveilleuse de l'horizon, je les fermai de mes deux poings crispés. Non, je ne verrais pas la beauté du ciel et de la terre, tandis qu'elle ne considérait que les pavés gras et les murs qui suintaient!

Enfantillage certes, excitation d'un esprit sentimental qui se complaît dans l'excès même de sa sensibilité. Mais qu'il parle donc celui dont le plaisir ne fut jamais assombri par le spectacle d'une misère!

Et l'idée me vint, le désir impérieux m'envahit de la faire, ne fût-ce qu'une fois, participer à mon plaisir. Tant qu'elle n'aurait pas senti ce que je sentais jusqu'alors avec une telle intensité, je n'aurais plus de joie à le sentir. Il fallait qu'elle sût, elle aussi, qu'elle palpitât, qu'elle s'ouvrît au soleil, qu'elle s'épanouît à l'infini.

Mais comment l'avertir? Sa mère ne la quittait pas, inquiète déjà, je m'en rendais compte, de mon passage quotidien. Une lettre n'était point possible. Je cherchais, je combinais.....A quoi bon? L'accord qui s'établissait entre nous, sans qu'aucun signe le révélât, suffisait à l'instruire de ma volonté secrète. Et un jour, au battement de ses paupières, à la flamme de ses yeux, je compris qu'elle cédait. Ma conviction fut violente, irrésistible. Et, au sortir de la ville, je l'attendis.

Et elle vint en effet, elle vint en courant, toute rose, tout essoufflée.

Il n'y eut pas un mot d'échangé, et ce silence est peut être l'impression la plus formidable d'entente parfaite et d'harmonie immédiate que j'aie jamais connue auprès d'un de mes semblables. C'était, de sa part, un acte de foi, et de la mienne un aveu de respect et de gratitude.

Ce que fut cette promenade divine, je ne tenterai pas de le dire. Ce que je vis, ce que j'éprouvai, je n'en sais rien d'ailleurs, tellement il me parut que je vivais dans un monde surnaturel. C'est comme un grand souvenir confus de lumière et d'espace, comme un effort immense que je faisais pour m'emplir de ces mêmes choses qui devaient, en même temps que moi, la pénétrer d'émotion et d'ivresse sacrée.

Une heure après, nous revenions à l'endroit ou je l'avais retrouvée. Était-ce la séparation définitive? Cette idée me déchira. Je lui dis:

—Demain?

—Non.

—Alors, quel jour?

Avec un triste sourire, elle murmura:

—Jamais, sans doute.

Je tressaillis et insistai.

—Demain, il le faut.

—Vous ne me verrez pas demain à la fenêtre; et quand me verrez-vous, je ne sais. Vous ignorez tout ce que vous avez éveillé de curiosité dans la ville, et tous les commérages qui en ont résulté. C'est pour moi que vous veniez, personne ne s'y méprend. Il n'est pas un seul de nos regards qui n'ait été surpris. Notre entente est connue de tous. On m'a vue descendre tantôt, on m'a suivie, quelqu'un fut même témoin de notre départ.... Et tenez .... observez, là-bas, ces deux femmes qui nous épient.

—Eh bien?

—Eh bien, ma mère doit être au courant déjà. Elle est très rigide, ma mère. Demain la fenêtre sera close et je n'aurai plus le droit de quitter ma chambre.

—Mais ces ennuis, ces tourments, vous les prévoyiez en me rejoignant?

—Oui.

—En ce cas?....

—L'heure qui vient de s'écouler valait bien davantage. Je ne regrette rien.

Grave, simple en sa mise de petite ouvrière en qui l'on devinait un instinct d'élégance et de grâce, elle avait un air de douceur résignée qui me navra, et aussi une expression très résolue.

—Ainsi donc? .... demandai-je.

—Ainsi donc, adieu. Vous oublierez facilement ce qui n'était pour vous qu'une aventure sans conséquence, un amusement. Moi, je me souviendrai, et ce sera bon.

Elle me tendit la main, je la baisai, et elle s'éloigna.

Le lendemain je passai sous la fenêtre. Elle était close, selon ses prévisions.

J'y repassai le surlendemain. Même vision de logis abandonné. Et durant tout un mois je repassai sans plus de succès. Et je savais qu'elle était là, enfermée. Elle, prisonnière, cette enfant de joie et de beauté, à laquelle je n'avais réussi qu'à donner le regret de l'espace et de l'indépendance!

A l'automne je dus partir, et la vie recommença, comme autrefois, vie de plaisir, de travail et d'oisiveté.

Mais, un soir d'hiver, à bout de forces, je retournai là-bas et j'allai frapper à la porte du vieux logis sombre....

Elle est ma femme aujourd'hui.

EN ERUPTION.

New York, 29 avril—Le Mont Stromboli est en éruption télégraphie le correspondant du Herald à Cananis, Italie.

La lave coule des deux côtés de la montagne qui a déjà lancé une quantité de pierres.

L'éruption est accompagnée de légères secousses de tremblement de terre.

Un savant allemand, le Dr Schultz, qui a essayé de s'approcher de la montagne, a été sérieusement blessé.

—:o:—

EN Ecoutant "Don Juan"

Conte Fantastique

La pièce se déroulait avec un ensemble parfait. La petite Zerlina, folâtre et amoureuse, consolait par ses charmantes chansons le pauvre et naïf Mazetto. Don Juan exprimait le trouble de son âme et le mépris qu'il portait à ses semblables, qui n'étaient pour lui qu'un objet de plaisir, et accentuait avec vigueur cet air bruscque et coupé: "Fin ch'han dal vino." Le jeu de ses muscles était plus vif.

Les masques parurent; leur trio était une prière qui s'élevait en accords vers le ciel. Puis voilà que le fonds du théâtre s'ouvre, la joie éclate, les coups résonnent l'une contre l'autre; on voit tourbillonner gaiement les paysans et les masques de toute sorte, attirés par la fête de Don Juan. Puis les trois masques conjurés pour la vengeance s'approchent. Tout prend un caractère solennel jusqu'à ce qu'on se mette à danser. Zerlina est sauvée, et Don Juan s'avance bravement, l'épée nue, contre ses ennemis. Il fait sauter le glaive des mains de son rival, et se fraye un chemin au milieu de la foule en désordre.

Plusieurs fois déjà j'avais cru sentir derrière moi une pure et chaude haleine; j'avais cru entendre le frôlement d'une robe de soie. Je pensais qu'une femme était là; mais tout entier plongé dans le monde poétique, je ne voulais point me laisser distraire. Quand la toile tomba, je me retournai vers ma voisine ....Non, nulle parole n'exprimerait ma surprise: je vis Dona Anna vêtue comme je venais de la voir sur la scène, et dirigeant sur moi son regard étincelant et plein d'expression. Je restai muet en la contemplant, et sur sa bouche erra un léger et ironique sourire, dans lequel je crus voir se refléter ma sotte figure. Je compris la nécessité de lui parler, et l'étonnement, ou peur mieux dire, l'effroi paralysait ma langue. Enfin ces mots s'échappèrent, pour ainsi dire à mon insu, de mes lèvres: "Vous ici, comment est il possible?" Elle me répondit dans le plus pur toscan que si je ne parlais pas italien, elle ne pourrait avoir le plaisir de causer avec moi, car elle ne comprenait que cette langue. Sa parole résonnait comme un chant harmonieux, ses regards devenaient plus expressifs, et l'éclair qui s'échappait de ses longs cils allumait dans mon sein un feu subit, et faisait battre plus vivement toutes mes artères. C'était, sans aucun doute, Dona Anna elle-même Je ne m'arrêtai point à l'idée de discuter comment elle pouvait être à la fois sur le théâtre et dans ma loge. De même qu'un rêve heureux réunit les plus grandes impossibilités, et qu'une foi ardente s'élève dans les régions surnaturelles et domine les événements ordinaires de la vie, de même je me trouvai en présence de cette femme dans une sorte de somnambulisme tel, que si je l'avais vue au même instant sur le théâtre, je n'en eusse pas été surpris. Comment raconter l'entretien que j'eus avec elle? En essayant de le traduire, chaque mot me semble froid et pâle, et chaque phrase trop grossière pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle me parlait de son rôle et de "Don Juan," il me semblait que le génie de ce chef-d'œuvre se révélait à ma pensée pour la première fois et que je pénétrais pour la première fois dans les merveilleuses régions d'un monde étrange. Elle me dit que la musique était toute sa vie, et que souvent en chantant elle sentait s'éveiller dans son âme des émotions inconnues que nulle parole ne pouvait dépeindre. "Oui, s'écria-t-elle d'une voix enthousiaste et avec un regard étincelant, je comprends tout alors; mais tout est froid et inanimé autour de moi, et tandis qu'on m'applaudit pour une roulade difficile, il me semble que des mains de fer saisissent mon cœur ardent. Mais vous, vous me comprenez, car je sais qu'il vous est ouvert, cet empire merveilleux, ce monde romanesque où résonnent les harmonies magiques.

—Comment, femme adorable, vous me connaissez?"

Elle parla d'un de mes opéras, et prononça mon nom.

La clochette du théâtre se fit entendre, une pâleur rapide se répandit sur le visage de Dona Anna; elle mit la main sur son cœur, comme si elle éprouvait une douleur subite, et murmura d'une voix affaiblie: "Malheureuse Anna! voici tes moments les plus terribles." A ces mots, elle disparut.

Le premier acte m'avait ravi; mais après cette étrange apparition, la musique produisit sur moi un effet inexprimable. O'était comme la réali[illegible] temps [illegible] beaux rêves, com[illegible] pressentiments [illegible] avaient été rep[illegible] harmonieux. [illegible] la scène Dona Anna, je me sentis [illegible] emporté dans une chaude voluptueuse atmosphère; yeux se fermèrent involontairement, et je crus sentir l'impression d'un baiser brûlant sur lèvres; mais ce baiser était pide et léger comme un son lodieux.

HOFFMANN

LES Troubles Ouvriers de Chicago

Chicago, 29 avril—[illegible] rag que le président [illegible] prié de mettre fin [illegible] charretiers de Chi[illegible] a mis fin à la grève des [illegible]

La Fédération ouvr[illegible] Chicago se réunira ce soir [illegible] résolution sera prise.

Il est probable qu'une pl[illegible] sera présentée à M. Roose[illegible] son arrivée à Chicago dans [illegible] ques jours.

—Chicago, 29 avril— De [illegible] ne heure ce matin des tro[illegible] ont commencé.

Les premiers désordres se [illegible] produits près des écuries d[illegible] Teaming Company dans la [illegible] rue.

Inoi Mulcahy, un plomb[illegible] été attaqué par un charretier [illegible] gre. Mulcahy a [illegible] coups de rasoir à [illegible] Il a été transp[illegible] Peuple.

Son ag[illegible]

—Waco, Te[illegible] sieurs hommes [illegible] ce matin pour Chica[illegible] Ils se rendent dans [illegible] pour prendre les places [illegible] vistes.

Plusieurs autres villes du [illegible] ont envoyé des ouvriers.

Les compagnies de messa[illegible] du Texas se sont entendues [illegible] elles pour envoyer tous les [illegible] mes disponibles à Chicag[illegible] que le trafic ne fut pas int[illegible] pu.

—:o:—

Les faux monnayeurs aux Philippines

San Francisco, 29 avril [illegible] John E. Wilkie, chef du se[illegible] secret est à San Franci[illegible] route pour les Philippin[illegible] va poursuivre une enqu[illegible] fabrication de tausses pièc[illegible] ricaines. On suppose que le[illegible] saires sont des Philippins [illegible] Chinois. La fabrication de [illegible] monnaie aux Philippines [illegible] étendue à un tel point qu'e[illegible] en danger le commerce des [illegible]

Le chef Wilkie organise [illegible] forte escouade de police [illegible] qui aura pour but spéc[illegible] pourchasser les faussaires [illegible]

En route M. Wilkie s'[illegible] à Honolulu où le gouvern[illegible] l'intention d'établir une [illegible] du service secret.

La peste bubonique au Texas

San Antonio, Texas, 29 [illegible] On mande de Mazatlan que:

Les passagers [illegible] la Pacific [illegible] aujourd'hui à [illegible] récits épouvantables [illegible] ravages causés par [illegible] nique dans la ville [illegible] Chili.

Quelque temps avant [illegible] du vapeur les décès dans [illegible] de Pisagua se montaient [illegible] 30 par jour.

Les autorités ne parv[illegible] pas à faire enterrer les c[illegible] Les corps étaient jetés [illegible] rues où ils se décompos[illegible] pendant une odeur infec[illegible] mant la contagion.

Aucun effort n'est [illegible] lutter contre le fléau et i[illegible] rait rien d'étonnant que [illegible] lation entière de ce port [illegible] devint la proie de la pes[illegible] sieurs personnes qui ten[illegible] s'échapper de la ville ont [illegible] par les soldats de garde.

—:o:—

Violent [illegible]

Austin, [illegible] très maigres [illegible] ici d'un terrible ou[illegible] abattu au sud-ouest d[illegible] hier soir et a causé d[illegible] dommages dans la vill[illegible] redo située sur le Rio G[illegible] probablement des perte[illegible]

On rapporte que [illegible] maisons ont été renversé[illegible]

La ville de New-La[illegible] est du côté Mexicain de [illegible] tière à beaucoup souffert[illegible]

—o—

Les inondations dans [illegible]

Las Vegas, Nouveau[illegible] 29 avril—Les inon[illegible] terrompu le tr[illegible] la ligne du [illegible]